François DOSSE, *Histoire du structuralisme. Tome 1. Le champ du signe 1945-1966 ; Tome 2. Le chant du cygne 1967 à nos jours*

Réédition, Paris, Éd. La Découverte, coll. La Découverte/Poche, 2012, 472 p. (tome1), 550 p. (tome 2).

Jacques-Philippe Saint-Gerand

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/8551>

DOI : 10.4000/questionsdecommunication.8551

ISSN : 2259-8901

Éditeur

Presses universitaires de Lorraine

Édition imprimée

Date de publication : 31 août 2013

Pagination : 442-444

ISBN : 978-2-8143-0162-7

ISSN : 1633-5961

Référence électronique

Jacques-Philippe Saint-Gerand, « François DOSSE, *Histoire du structuralisme. Tome 1. Le champ du signe 1945-1966 ; Tome 2. Le chant du cygne 1967 à nos jours* », *Questions de communication* [En ligne], 23 | 2013, mis en ligne le 30 septembre 2013, consulté le 22 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/8551> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/questionsdecommunication.8551>

vampirisent nos existences et risquent à tout moment de faire sombrer l'écrivain, corps, âme et écriture, dans une fascination stérile à leur égard. Ainsi, chez Louis-Ferdinand Céline, faire œuvre signifie-t-il faire œuvre de préservation. Et Antonin Artaud entend opposer à la cruauté des choses la cruauté de la création. Tous deux sont vent debout contre cette invasion qui, insidieusement, les incite à chosifier leurs personnages et à se chosifier eux-mêmes, en humanisant les choses, à l'image de toutes celles que le lecteur voit s'autonomiser dans leurs textes et prendre possession des corps de personnages menacés d'aliénation.

En conclusion, remémorons l'objectif principal de ce livre dense : démontrer le caractère insaisissable du corps qui résiste de mille manières au regard qui ambitionne de le cerner dans sa totalité. Or, ce parti pris aussi antipositiviste que salutaire n'en est pas moins un parti pris. Car le lecteur ne refermera pas forcément l'ouvrage en s'étant convaincu du caractère insaisissable du corps. S'il est indéniable que de nombreux chapitres mettent en évidence, par l'étude de textes philosophiques et de productions artistiques, « la résistance des corps à être subjectivés et objectivés » (p. 13), il n'en demeure pas moins que, de proche en proche, ces chapitres suggèrent – le mot est trop faible – une vision nouvelle du corps, certes encore malaisée à synthétiser, fuyante et incohérente, mais ayant la cohérence de cette incohérence. Sur le fondement des réflexions et des recherches présentées, on gagnerait à considérer, un peu comme le Maurice Merleau-Ponty de la *Phénoménologie de la perception* (Paris, Gallimard, 1945) plaçant pour l'assomption par le philosophe de sa saisie du monde en tant qu'il y est investi, cette dimension insaisissable comme une nouvelle ruse du corps. L'insaisissable est bel et bien saisissable en tant que tel : il est possible d'appréhender le corps par son aspect insondable, ou du moins mille fois perçu comme tel, et de dire que l'insaisissable est ce par quoi le corps devient saisissable, y compris pour la science, sans pour autant succomber à quelque fantasme positiviste.

En ce sens, on ne peut qu'appeler de ses vœux une suite qui approfondirait le point de départ de cet ensemble stimulant et nécessaire de travaux placés globalement sous les auspices de la psychanalyse, de l'anthropologie, de la phénoménologie et du déconstructionnisme. Un tel approfondissement pourrait commencer par s'emparer de la notion d'« insaisissable », qu'un Émile Durkheim aurait sans doute qualifiée de « prénotation ». À défaut, ce mot risquerait de passer pour un mot d'ordre. Mais il conviendrait, aussi et surtout, de se poser la question

suivante : qu'ils soient insaisissables ou non, que sont le corps ou les corps dont il est ici partout question ? Face à de telles entités, au moins en partie hypostasiées et désocialisées, on ne pouvait guère que conclure, *a priori*, à leur caractère impenable, opaque, indéfinissable en dépit de leurs articles définis – bref, conclure à leur caractère insaisissable. Et confondre insaisissable et inanalysable. C'est donc moins un travail de définition qu'une analyse réflexive que nécessite une étude de tel ou tel être humain soucieuse de prendre en compte son corps. Et c'est à ce prix que pourront être mieux cernés les mécanismes de domination de certains corps par certains autres (parfois les mêmes) que tant de textes mentionnés pointent à juste titre.

Paul Dirckx

LIS, université de Lorraine, F-54000
paul.dirckx@univ-lorraine.fr

François Dosse, *Histoire du structuralisme. Tome 1. Le champ du signe 1945-1966 ; Tome 2. Le chant du cygne 1967 à nos jours.*

Réédition, Paris, Éd. La Découverte, coll. La Découverte / Poche, 2012, 472 p. (tome I), 550 p. (tome 2).

En 1991, la publication, de la première édition de cette *Histoire du structuralisme* a suscité débats, polémique et un grand nombre de recensions critiques. À cette époque, plusieurs des acteurs de la « révolution » structurale étaient encore vivants et, s'ils ne l'étaient plus, du moins leurs dépouilles étaient-elles encore chaudes. Aujourd'hui, 20 ans après, soit l'espace d'une génération, alors que quasiment tous les noms qui ont illustré cet épisode de l'histoire intellectuelle de la France ne résonnent plus que comme l'écho de personnalités aux caractères, desseins et ambitions contrastés, François Dosse propose une réédition de son ouvrage, augmentée d'un avant-propos et d'une postface qui en font tout l'intérêt puisque le contenu des deux volumes n'a en rien été modifié – ce que, d'ailleurs, on peut regretter en raison d'un certain nombre d'erreurs factuelles (t. 1, p. 231, « Gérard », au lieu de « Pierre-Georges Castex, » etc.) et de la reprise, pas même corrigée en note, d'idées tout faites et acceptées comme telles dans les années 80-90, mais révisées voire démenties depuis (comme la célèbre assomption selon laquelle Saussure aurait totalement et définitivement répudié la parole ; t. 2, p. 520). À cet égard, sans thanatomanie morbide, peut-être eût-il été significatif de noter dans la liste des personnalités auprès desquelles les entretiens ont été réalisés, celles qui sont aujourd'hui définitivement privées de parole, afin de mieux identifier l'aporie à laquelle s'est heurté le travail de

François Dosse : restituer des moments d'une histoire qui ne se figera comme telle qu'à la disparition de tous les protagonistes de l'intrigue.

Je ne reviendrai pas sur le contenu de cette histoire, puisqu'il est désormais bien connu : en opposant la montée du structuralisme vers son apogée (t. 1), puis son déclin subi (t. 2), l'auteur avait choisi le mode narratif d'exposition le plus simple, un mode correspondant d'ailleurs à la manière dont il avait conduit son enquête, puisque celle-ci reposait avant tout sur des interviews de personnalités du domaine comme la mode en était alors. Et il est vrai que le succès du structuralisme est largement imputable à l'irrésistible vague éditoriale qui, entre 1957 et 1970, a porté à 29 650 exemplaires les *Mythologies* de Roland Barthes (Paris, Éd. Le Seuil, 1957), avant de les hausser à 350 000 exemplaires entre 1970 et 1980 lorsqu'elles sont passées en collection de poche, tandis que Michel Foucault vendait 20 000 exemplaires des *Mots et les choses* dès l'année de la sortie du livre (Paris, Gallimard, 1966). Des chiffres ordinairement inimaginables pour des ouvrages de cette nature. Une vague qui emporta en quelques années les fortifications des vieilles citadelles humanistes et impressionnistes parce qu'elle proposait d'unifier l'ensemble des sciences humaines sous une même méthodologie dérivée des travaux de la linguistique et de la sémiologie. Une méthodologie dénonçant les habitudes et conformismes universitaires insoucieux des critères épistémologiques dont la philosophie des sciences – renouvelée par les approches de Gaston Bachelard, Georges Canguilhem et de chercheurs étrangers – mettait alors en évidence la nécessité.

Ce sont donc les textes de l'avant-propos et de la postface qui font ici tout l'intérêt de cette réédition, et sur lesquels je m'appesantirai brièvement. L'idée séminale de l'avant-propos du premier tome est qu'il était nécessaire de rééditer les deux volumes de 1991 au motif de la redécouverte de la richesse du gisement structural(iste) à partir de 2000. Trop rapidement abandonné à la disparition de ses figures tutélaires, ce gisement n'était pas entièrement épuisé, et la recherche épistémologique et historiographique des débuts du *xx^e* siècle, en le creusant de nouveau, y a découvert d'autres richesses de réflexion dignes d'être exploitées. François Dosse voit se dessiner et se renforcer ce mouvement dans la célébration officielle du centenaire de Claude Lévi-Strauss et la publication de ses œuvres dans la collection La Pléiade, dans une lecture renouvelée de ses travaux d'anthropologie qui fait apparaître chez lui une philosophie morale cherchant à rédimier l'humain en dépit des tragédies

historiques du *xx^e* siècle. De même, l'œuvre de Michel Foucault est-elle l'objet actuel d'une réappropriation de la part des historiens qui trouvent en elle les outils dont ils ont besoin pour identifier et faire émerger leurs objets de recherche. Similairement, la publication des *Œuvres complètes* de Roland Barthes aux Éditions Le Seuil, de ses cours séminaires et de son *Journal de deuil* (2009) fournit les matériaux – comme dans le cas récent de l'édition et publication des *Dernières leçons* d'Émile Benveniste au Collège de France (p. 423 de la présente livraison de *Questions de communication*) – nécessaires à une réévaluation de l'évolution des conceptions herméneutiques et pragmatiques de celui qui se définissait comme l'antithèse de l'Université traditionnelle. Il y aurait certainement là, dans chacun des cas mentionnés, espaces à discussion, mais on retiendra surtout la réactualisation de modes de penser et d'analyser qui ont fourni à l'intelligentsia française, éprouvée par la Seconde Guerre mondiale, les moyens de décrire, conceptualiser et critiquer une société à la peine d'échapper à son histoire et à la sanctuarisation académique de ses archétypes culturels.

La postface du second tome se veut moins justification que démonstration du bien-fondé de la méthode suivie par François Dosse et de la validité des résultats obtenus. Pour y parvenir, l'auteur rappelle le principe d'indétermination épistémologique auquel il a adhéré pendant son enquête puisque « les témoignages oraux [auxquels il a eu recours] ne disent rien d'autre que la vérité reconstruite au moment où elle est recueillie » (t. 2, p. 543). Ainsi, revenant sur la méthode qu'il a appliquée à son objet, l'auteur assume pleinement le fait que son *Histoire* est une histoire, une narration avant un modèle explicatif. Soit. Dans l'argumentation développée à ce sujet, un point reste toutefois problématique pour l'actuel recenseur dont la culture est fondamentalement linguistique. François Dosse fait usage de la notion de « connecteur » et en distingue quatre : la notion de période, celle de paradigme, les relations conflictuelles entre le champ universitaire et le monde des lettres et, enfin, la notion de génération. En quel sens faut-il donc entendre cette notion, qui, logique ou argumentative, renvoie aux éléments assurant une liaison entre deux énoncés, voire entre un énoncé et une énonciation ? Il semble que la seule utilisation de la notion de *point de vue* aurait été tout autant et plus simplement éclairante pour justifier la démarche phénoménologique d'un historien qui a choisi de constituer son objet à partir de la réfraction d'actes de parole individuels et parcellaires dans le temps et l'espace, tandis qu'il aurait pu le définir *a priori* comme une épistémologie et des pratiques à dimensions variables. En effet, comme le note le chercheur, si la

lecture du pseudo-*Cours de linguistique générale* de Ferdinand de Saussure, dans sa version de 1916, a joué un rôle de catalyseur pour la réflexion structurale, cette lecture a fait naître des outils conceptuels que les différents maîtres des sciences humaines se sont appropriés, chacun à l'aune de ses propres objectifs. Il en a résulté des translations de concepts que Michel de Certeau appelait du « braconnage », mais qui ont finalement fait apparaître la face visible du bricolage épistémologique dont l'ensemble des sciences humaines eut besoin à un moment de son développement pour paraître moins friable dans son opposition aux sciences dures occupant alors le devant de la scène de la recherche. Toutefois, cette moindre friabilité ne fut acquise qu'au prix d'une porosité plus grande intimée par le seul souci de définir en méthode un point commun générateur à ces diverses sciences ; un point commun qui fit de l'immanence et de l'immanentisme un credo facilement partagé et érigeant la structure, entité autonome de dépendances internes, en une théophanie irréfutable. En dépit du passage du temps et de l'érosion qu'il induit, il était certainement utile de re-proposer aujourd'hui à la lecture et à la réflexion l'ouvrage de François Dosse qui historicise un mouvement de pensée particulier et qui, simultanément, historicise le sens même de sa démarche.

Jacques-Philippe Saint-Gerand

CeReS, université de Limoges, F-87036
jacques-philippe.saint-gerand@unilim.fr

Florence PARAVY, éd., *Littératures africaines et comparatisme*. Metz, Centre Écritures/Association pour l'étude des littératures africaines, coll. Littératures des mondes contemporains, 2011, 214 p.

Issue d'un colloque de l'Association pour l'étude des littératures africaines (APELA) tenu les 26 et 27 septembre 2008 à Paris, la publication vise une double finalité : d'une part, assurer une plus grande visibilité aux littératures africaines au sein du comparatisme français, peu porté à prendre acte des nouvelles littératures de langue française provenant des anciennes colonies françaises et, d'autre part, de pointer les potentialités, pour les études comparatistes, des recherches actuelles sur le transnational, les migrations et le postcolonialisme. Dans cette perspective, Jean-Marc Moura (« Préface ») rappelle la pertinence, pour les comparatistes français, d'une ouverture sur les littératures africaines, susceptible de les sensibiliser davantage aux mutations affectant la société française contemporaine.

Les douze études sont réparties en quatre sections principales. La première a pour but de baliser les frontières du comparatisme africain et de l'éclairer à partir des systèmes littéraires auxquels ils participent. Ainsi Charles Bonn appelle-t-il de ses vœux un renouvellement du comparatisme français où prédomine encore, selon lui, une conception linguistique des identités littéraires, nuisible à la reconnaissance de la riche diversité de la production francophone qui se trouve à la croisée d'une pluralité de cultures et de langues. De son côté, Molly Grogan Lynch analyse la place assignée aux littératures africaines dans les anthologies consacrées à la *World Literature* et constate – à bon droit – que le comparatisme mondial permet de faire ressortir de nouvelles juxtapositions littéraires en enrichissant davantage la lecture de ces littératures généralement méconnues. Quant à Dominique Ranaivoson, elle plaide fermement en faveur d'un comparatisme continental, intra-africain, qui, selon elle, saurait renouveler la cartographie littéraire africaine pour susciter de nouvelles séries dans les corpus et de nouvelles interrogations thématiques.

La deuxième section est consacrée à ce comparatisme intra-africain, aux connexions et aux influences réciproques dans les pratiques d'écritures africaines. En ce sens, Ursula Baumgardt fait prestement ressortir les incidences de la situation de communication en contexte oral et écrit sur la production littéraire. Elena Bertoncini éclaire les particularités et les différences du champ littéraire africain en étudiant le cas du roman swahili de Zanzibar et du Kenya. Pour sa part, Christine Le Quellec Cottier s'intéresse au croisement de pratiques formelles et génériques dans la fiction d'Afrique subsaharienne en comparant *Karim* d'Ousmane Socé (Paris, Nouvelles Éd. latines, 1948) et *Une vie de boy* de Ferdinand Oyono (Paris, R. Julliard, 1956).

La troisième section porte sur les relations entre littératures africaines et littératures européennes et, à ce propos, Bernard Mouralis fait valoir l'importance de la bibliothèque antique chez les écrivains africains et les usages qu'ils en font – il faisait paraître en même temps un ouvrage sur le sujet (*Littératures africaines et Antiquité. Redire le face-à-face de l'Afrique et de l'Occident*, Paris, H. Champion, 2011). Pour sa part, Benoît Conort observe une filiation entre la poésie gréco-latine et la poésie senghorienne non pas sur le plan de la forme, mais sur le plan des mythes, et notamment celui du lamantin. Ensuite, Marie Lefèvre discerne les traces de la pensée des Lumières, et notamment du *Candide* de Voltaire (Genève, J. Cramer, 1759) et de *Jacques Le Fataliste et son maître* de Diderot (Paris, Éd. Buisson, 1796) dans *Allah*